

Quelques documents sur la psychologie de la guerre

Notre ami et collaborateur Th. Ruysen, professeur à l'Université de Bordeaux et président de la Société « La Paix par le Droit » (1), publie dans l'organe de cette Société, qui s'intitule aussi « La Paix par le Droit », une étude sur la psychologie de la guerre, laquelle aura, plus tard, une grande valeur historique, comme recueil impartial des manifestations de la nature humaine à travers l'effroyable mêlée.

M. Ruysen ne se contente point de raconter, de récits de seconde main, il ne donne que les résultats de son enquête personnelle et de celles de plusieurs de ses amis, pacifistes éprouvés et éloignés de tout désir d'exagération.

Il est d'autant plus douloureux de constater que les faits de cruautés, les actes sauvages commis en France par l'envahisseur et rapportés par M. Ruysen avec tous leurs détails et l'indication précise des personnes honorables qui les ont personnellement subis ou constatés, ne concordent que trop bien avec les constatations des commissions d'enquête officielles instituées par les gouvernements belge et français.

M. Ruysen explique aussi pourquoi il reproduit, dans sa revue pacifiste, qui s'était toujours consacrée à l'idée du rapprochement franco-allemand, ces tristes actions commises par des soldats allemands. C'est d'abord comme preuve générale des horreurs de la guerre, et puis pour établir la vérité impartiale vis-à-vis de ses lecteurs dans les pays neutres et, finalement, pour éveiller l'indignation de ses lecteurs en Allemagne, assez nombreux, au moins dans le passé, et appartenant à des milieux pacifistes, qui élèveraient sûrement leur voix contre les excès commis, si la preuve de ces excès leur était donnée d'un côté dont l'impartialité est au-dessus de tout soupçon.

Malgré ces considérations, dont l'importance ne nous échappe point, nous nous abstenons de reproduire ici les récits de tous ces effroyables malheurs que la population du nord de la France a subis de par le fait de l'armée envahissante. Nous désirons scrupuleusement tenir notre engagement de ne jamais publier, dans notre édition française, le récit de cruautés allemandes qui pourraient rallumer cette haine populaire et ces désirs de représailles qui nous paraissent funestes pour la réconciliation future des peuples (ni, naturellement, dans notre édition allemande, de faits semblables à la charge d'une des armées alliées).

Nous croyons aussi que la large publicité donnée aux rapports officiels du gouvernement français, relatifs aux atrocités commises, rend inutile pour nos lecteurs de langue française toute explication complémentaire.

Mais nous tenons des exemplaires de « La Paix par le Droit » à la disposition de tous ceux de nos lecteurs ALLEMANDS ou AUTRICHIENS qui désireraient consulter ces procès-verbaux et y puiser des arguments pour une propagande contre la répétition de ces excès, propagande à entreprendre dans LEUR PAYS.

Nous ne publierons ici que deux brefs paragraphes qui ne nous paraissent pas appartenir à l'ordre général des excès commis par des Allemands au préjudice de Français. Deux paragraphes, dont l'un fait ressortir l'horreur de la guerre, qui tue la pitié même vis-à-vis de ses

propres frères d'armes, et dont l'autre fait entrevoir les terribles dangers de représailles qui rabaisent la mentalité et mènent à la sauvagerie générale.

Nous citons :

Des aveux

Causant avec un officier allemand blessé, et lui marquant mon étonnement de ce que ses soldats achevaient leurs propres blessés.

— « Mais oui, répond-il tout naturellement, il le fallait, puisque nous devions avancer très vite. »

(Témoignage recueilli à Bordeaux, dans un hôpital, par M. Robert K., infirmier auxiliaire, qui parle couramment l'allemand.)

En gare de R., un zouave blessé, de passage, m'a dit : « Je vous affirme formellement que nous avons vu des Allemands égorger des prisonniers... Par représaille, dans un accès d'indignation, nous avons fait de même pour des prisonniers allemands ».

(Communication de M. A. Ruysen.)

Mais M. Ruysen publie aussi, à côté de ces procès-verbaux douloureux une série d'explications qui font ressortir les beaux côtés de la nature humaine, qui perce, par-ci par-là, malgré la déformation psychologique qui résulte, pour la majeure partie des combattants, du milieu sauvage du carnage et des propres misères qui tuent la pitié pour l'adversaire rendu responsable.

M. Ruysen a su trouver de nombreux témoignages d'actions humaines du côté de l'armée de l'envahisseur. Espérant que ces récits nous aideront dans notre lutte contre la haine populaire, nous lui donnons la parole en reproduisant textuellement les procès-verbaux publiés par lui :

Les beaux côtés de la nature humaine Soins donnés aux blessés

18 octobre 1914.

« ... J'ai été blessé le 28 août à B., et, le dimanche matin à 4 heures, je fus fait prisonnier et reçus les premiers pansements par un médecin allemand. Deux jours après, je fus envoyé à S. Soigné d'abord sur le hall de la gare aux marchandises, je dus à l'obligeance d'un jeune major allemand d'être transporté dans un des meilleurs hôpitaux de la ville. Un médecin civil et plusieurs médecins allemands me soignèrent à tour de rôle avec beaucoup de dévouement. Je retrouvai des officiers français blessés. Nous fûmes gâtés par les dames de la Croix-Rouge. Ma blessure se cicatriza très vite et, en quelques jours, je fus hors de danger. Ma fracture des os du poignet fut réduite au bout de quatre semaines.

En ce moment, pour empêcher l'ankylose, le médecin me fait fonctionner le poignet de vive force. C'est assez désagréable comme gymnastique ; j'ai le pouce et l'index qui n'obéissent pas à tous les mouvements. Aussi, suis-je momentanément réduit à me servir de la main gauche pour écrire.

Depuis quinze jours, j'ai quitté S. pour M. Je suis dans la citadelle avec des officiers français de toutes armes ; presque tous sont rétablis de leurs blessures. Voici notre emploi du temps : réveil à 7 heures ; à 7 h. 1/2, petit déjeuner (café au lait et petits pains beurrés) ; à 8 h. 1/2, visite médicale ; de 9 à 11 h., sortie dans les cours et promenade surveillée ; à 1 h.,

déjeuner (bouillon, viande, légumes, fruits) ; de 2 à 4 heures, promenade ; à 4 h., café au lait et pain beurré ; à 7 h., dîner ; à 9 h., appel ; à 9 h. 1/2, extinction des feux... »

(L., instituteur, officier de réserve, membre de la Paix par le Droit.)

Le prisonnier G. a dû suivre les Allemands dans leur retraite. J'étais à D... à ce moment-là, puisque j'ai pris la direction de l'hôpital le lendemain de l'arrivée des Prussiens chez nous, c'est-à-dire le 5 septembre. Je puis en tout cas donner à la jeune femme l'espoir que son mari a été bien traité. J'ai vu les soldats français prisonniers au milieu des Allemands, qui les traitaient avec égards, leur donnaient de leur pain et de leur tabac. J'ai été moi-même six jours seule infirmière et seule Française au milieu de toute cette soldatesque et, à deux exceptions près, j'ai été respectée et traitée avec déférence. Néanmoins, nous avons gros cœur de voir partir nos soldats au milieu de ces bandes ennemies.

(Lettre d'une femme de pasteur, publiée par le *Christianisme au XX^e siècle*, 5 décembre 1914.)

D., 15e chasseurs, blessé au pont d'Aspach, a été bien soigné à l'ambulance allemande.

R. C., 62e chasseurs, blessé à St-Dié, a entendu dire que les blessés étaient bien traités.

(Notes du D^r B. D. D.)

Le commandant B., du ... colonial, blessé à la bataille de St-Vincent (Belgique), le 22 août, déclare, dans deux lettres qu'il adresse aux siens, qu'il a été admirablement soigné. Notamment, il écrit : « J. garderai une reconnaissance éternelle au major et à ses aides ».

(Transmis par Mme C., qui a été priée de traduire la lettre écrite en allemand.)

Par dessus les haines

29 septembre.

Il y a eu une alerte formidable de nuit... A sept heures du soir, nous faisons un dernier voyage pour ramasser les derniers blessés ; il y en a une quantité, surtout des Boches. Ces pauvres types étaient là prisonniers depuis le soir de la charge et avaient été blessés par des obus allemands. Je me suis amusé à causer avec l'un d'eux, qui avait une tête sympathique et une balle dans la patte. Il savait quelques mots de français ; je lui ai donné un peu de lait, que j'avais acheté à prix d'or, et du pain, car il avait soif et mourait de faim, puis je l'ai aidé à se traîner jusqu'aux voitures. Il était extrêmement touché de ma gentillesse et ne cessait de répéter : « Terrible, la guerre, terrible ! » Et, comme nous passions devant des cadavres français : « Pauvres Français, pauvres camarades ! » Il a absolument voulu me donner du tabac, mais c'était du tabac à chiquer ! Je l'ai tout de même accepté pour ne pas le vexer ; mais, jugeant que ce n'était pas suffisant, il m'a fait don de son canif, qui est très chic, avec une quantité de lames. Je l'ai quitté avec une bonne poignée de main. Il paraissait vraiment très instruit et était de Hambourg.

(Extrait d'une lettre du soldat d'infanterie Pierre R., infirmier, à M. A. Ruysen.)

Blessé sur le champ de bataille, le sergent G. voit un soldat allemand achever plusieurs blessés français, parmi lesquels son ami. L'Allemand

(1) Voir ses contributions dans nos numéros 13 et 15.

s'approche aussi de lui et lui assène un si fort coup de crosse de fusil qu'il lui aurait cassé les reins si la crosse du fusil n'eût rencontré la gourde. Le sergent fit le mort et, quand l'Allemand eut disparu, il se traîna à travers un bois à l'extrémité duquel il se trouva tout à coup en face de trois soldats ennemis qui, tranquillement, le regardaient s'avancer. Le sergent se croit perdu. Les trois ennemis lui font signe de déposer son fusil ; il leur fait le même signe, et de part et d'autre on dépose les armes. Les trois Allemands, alors, s'approchant du Français, lui disent avec bienveillance : « Nous, Kamarades ! » L'un d'eux va au poste français voisin chercher une brouette dans laquelle le blessé français est transporté et, quelques instants après, les Allemands revenaient chercher d'autres blessés sur le champ de bataille, où deux d'entre eux tombent sous les balles allemandes.

Ces soldats étaient un Lorrain et deux Bava-rois.

Le fait s'est passé sur un point où les armées françaises avaient plutôt l'avantage.

(Déclaration du sergent G., ancien élève missionnaire, recueillie par M. le pasteur De Robert, à Bordeaux.)

Un train de blessés s'arrête à R.; dans un wagon se trouvent quelques Français et un Allemand. Spontanément, les Français dirent — notamment à la femme du maire de R., M^{me} R., — qui est présidente de la Croix-Rouge — que l'Allemand les avait soignés avec un dévouement admirable et intelligent ; seulement, il n'avait pas pu effectuer les pansements comme il l'aurait voulu, faute de ciseaux ; blessé lui-même à la main, il s'était servi de ses dents pour défaire et refaire les bandages. Sur les instances des Français et après en avoir réitéré à l'officier de service sur le quai, on a remis des ciseaux à l'Allemand.

— Une autre fois, passent un Français et un Allemand, ensemble dans le même compartiment. Le Français dit : « Je demande avec instance qu'on nous mette tous deux dans la même ambulance ; il a été si bon pour moi que nous sommes maintenant très amis ».

— Voici, d'autre part, le récit d'un blessé de l'hôpital de Ch., qui m'a été rapporté de bonne source :

« Il y eut un jour de bataille formidable qui aboutit à un corps à corps ; nous sautâmes dans les tranchées allemandes et il y eut une bataille mêlée, au cours de laquelle je fus blessé. Je me suis trouvé à terre, au fond de la tranchée, à côté d'un Allemand blessé également et, comme moi, dans l'impossibilité de se relever ; néanmoins, je lui donne un coup de baïonnette ; il riposte et nous continuons ainsi la lutte jusqu'à presque épuisement. Tout à coup, l'excitation tombe de part et d'autre ; nous nous regardons, nous nous tendons la main, nous nous secourons mutuellement... et nous devenons amis ».

(Extrait d'une lettre de M. A. Ruysen, inspecteur des contributions directes.)

Nord, décembre.

Notre situation est toujours la même. Nous nous tenons prêts à partir en avant d'un moment à l'autre, mais nous sommes si pret (sic) des Allemands que dedans nos tranchées nous les voyons à 25 mètres ; on ne se tire pas un coup de fusil. Je ne sais pas ce qui va arriver. Il y en a des nôtres qui vont dans leurs tranchées faire la causette et reviennent à leur place ; voilà comment ça se passe.

Pour le moment, rien plus à te dire.

(Lettre du soldat G. M. à son père, copiée par Th. Ruysen.)

20 décembre.

Notre moral ? On peut dire, je crois, qu'il est bon... Les hommes tiennent bon, persuadés que l'avantage est et restera de notre côté et que la guerre se terminera bientôt... Des deux côtés de la tranchée, l'unanimité des combattants désirerait

ardemment que ce soit vite la fin de toutes ces angoisses. Ainsi, sur notre front, il y a quelques jours, Français et Allemands sont sortis de leurs tranchées et ont lié conversation. Ils ont même échangé des cigarettes, des broches à moustaches et des adresses. Des officiers étaient présents au colloque. Les Allemands disaient qu'ils en voulaient surtout à l'Angleterre et, des deux côtés, l'on ne se cachait pas le mutuel désir d'une paix prochaine.

(Lettre du soldat X. B..., soldat d'infanterie, copiée par Th. Ruysen.)

Pour compléter ces récits, nous reproduisons ci-après une page d'un pays neutre publiée dans la « Nouvelle Gazette de Zurich » du 11 janvier. Nous craignons fort que l'idylle que le correspondant de guerre du grand journal suisse rapporte ne soit pas typique, et que trop souvent les relations entre soldats et habitants ne soient bien différentes de celles qu'il dépeint.

Toutefois, les explications qui suivent nous font l'impression de la sincérité et, même si l'idylle qu'il décrit n'est qu'une exception, beaucoup de nos lecteurs français s'étonneront d'apprendre que de telles exceptions existent et que des traits humains ne sont pas complètement absents dans le lugubre tableau de l'invasion.

Le correspondant de la « Nouvelle Gazette de Zurich » dit, après avoir expliqué la situation générale dans un des villages français occupés par l'armée allemande :

« Je demande au jeune garçon s'il peut se faire comprendre par les soldats allemands. — Oh ! je comprends déjà quelques mots, répond-il. Sa mère s'approche de nous avec un enfant de deux mois sur les bras. Je lui demande comment ils s'entendent avec les soldats. « Oh ! ils sont très gentils. » Son mari est mobilisé comme territorial. Depuis le mois d'août, elle n'a plus de nouvelles de lui. Les larmes lui montent aux yeux. « Oh ! la guerre, la guerre ! Quand finira-t-elle ? » Elle me le demande et paraît attendre d'un Suisse quelque assurance qui puisse la consoler ; mais je ne peux que lui donner le conseil de ne perdre ni patience, ni espoir.

« Ils sont bien gentils, bien gentils », c'est la réponse générale de tous les côtés, sauf de la part d'une vieille femme, au regard mauvais, que j'interpelle à la fontaine, devant sa maison. Je lui demande comment se comportent les Allemands. « Au commencement, ils étaient méchants. » — Et maintenant ? — « Oh ! maintenant, ça va mieux. »

« Dans un village voisin nous visitâmes une maison dans laquelle vingt soldats allemands étaient logés. Lorsque nous arrivâmes, ils étaient dans la grande chambre et chantaient. La famille, plusieurs femmes et plusieurs enfants, était dans la cuisine, rassemblée autour de la table, en train de prendre le café. Une gracieuse jeune fille d'environ 21 à 23 ans, dont les yeux noirs exprimaient de la fierté et de la dignité, paraissait dominer ce petit cercle. Les soldats qui entraient ou sortaient s'inclinaient devant elle avec beaucoup de respect.

« Je lui demande comment les soldats se comportent et elle répond assez vivement, et non sans chaleur : « Oh ! ils sont très aimables, très convenables. »

« Puis elle me raconta les misères passées du village occupé tantôt par des troupes françaises et tantôt par des troupes allemandes. Les vivres faisaient défaut, il manquait de pain et de pommes de terre, car la récolte n'a pu être faite. Les pommes de terre pourrissent encore dans le sol... Dès que les Allemands dominent le village d'une manière incontestée, les vivres arrivent régulièrement et l'intendance les distribue à la population. « Maintenant nous avons de quoi vivre. Les soldats partagent leur pain avec nous », dit la belle et aimable jeune Française. Je remarquai : « Il paraît que ce ne sont pourtant pas des barbares ». Et elle répondit avec assez de verve : « Non, certainement pas, Monsieur, mais

vous savez, c'est la guerre qui excite tant les gens qu'ils se médisent et qu'ils se calomnient. »

Loin de nous, comme nous l'avons déjà dit plus haut, l'idée de vouloir généraliser l'impression qui pourrait se dégager de ces documents. Il n'est que trop prouvé que la guerre et que l'invasion ont répandu, ailleurs, des horreurs sans nom. Mais la diversité des faits laisse tout de même entrevoir les variations de l'âme humaine et de l'âme collective, qui se manifestent dans la guerre comme partout et qui devraient faire hésiter devant le jugement de haine qui s'adresse à tout un peuple, comme si sa psychologie était uniforme, au lieu de s'adresser aux castes particulières, aux autorités précises, aux individus et aux déformations psychiques caractérisées, qui sont les vrais coupables.

Un manifeste généreux

Notre collaborateur et ami, M. Romain Rolland, nous fait part d'un manifeste des amis de l'unité morale de l'Europe, lancé par un groupement d'intellectuels de Barcelone « pour affirmer leur croyance irréductible en l'unité morale de l'Europe et pour servir cette croyance autant que le permet le tragique étouffement des circonstances actuelles ». Le principe duquel part le Comité catalan est celui-ci, que la terrible guerre qui déchire aujourd'hui le cœur de notre Europe constitue par définition une guerre civile, qui n'est même pas justifiée par de grands intérêts idéaux.

Les signataires du manifeste, parmi lesquels nous relevons ceux de MM. Manuel de Montoliu, Pablo Vila, Eugenio d'Ors et Augustin Murua (tous de Barcelone), s'élèvent particulièrement contre tout effort d'un des deux partis en guerre pour la destruction complète de l'autre ou pour l'assertion qu'un des deux partis se trouverait déjà, de fait, exclu de la communauté supérieure.

« Et pourtant nous avons eu la douleur de voir ces assertions admises, propagées avec furie, — et pas toujours dans les milieux vulgaires, ni par des voix dépourvues d'autorité. Durant trois mois, il a paru que notre idéal européen faisait naufrage. Mais une réaction commence à se dessiner. Mille indices nous assurent qu'au moins dans l'ordre de l'esprit les vents vont s'apaiser et que bientôt renaîtront dans les meilleures consciences les valeurs éternelles.

« Nous nous proposons de collaborer à cette réaction, de contribuer à la faire connaître et, dans la mesure de nos forces, à la faire triompher. Nous ne sommes pas seuls. Nous avons avec nous, dans tous les lieux du monde, les aspirations ardentes des esprits clairvoyants et les vœux tacites des milliers d'hommes de bonne volonté, qui, par dessus leurs sympathies et leurs préférences personnelles, savent rester fidèles à la cause de cette unité morale.

« Et nous avons surtout, dans les lointains de l'avenir, l'appréciation des hommes qui, demain, jugeront bonne l'œuvre modeste à laquelle nous nous vouons aujourd'hui.

« Pour commencer, nous nous efforcerons de donner la plus grande publicité possible à la notice de tous les faits, déclarations et manifestations se produisant dans les pays belligérants comme dans les pays neutres, où se révèle un effort pour faire revivre un sentiment de synthèse supérieure et d'altruisme généreux.

« Plus tard, nous pourrions agrandir notre action et la mettre au service de nouvelles entreprises.

« Nous ne demandons rien de plus à nos amis, à notre presse, à nos concitoyens, qu'un peu d'attention pour ces palpitations de la réalité, un peu de respect pour les intérêts d'une humanité supérieure, un peu d'amour pour les grandes traditions et les riches possibilités de l'EUROPE UNE. »